Document generated on 04/24/2024 10 p.m.

Québec français

La lâcheté
La victime coupable

Chantale Gingras

Number 146, Summer 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/46592ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gingras, C. (2007). Review of [La lâcheté : la victime coupable]. *Québec français*, (146), 98–100.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les choses ne sont pas si douloureuses ni difficiles d'elles-mêmes ; mais notre faiblesse et notre lâcheté les font telles.

Montaigne

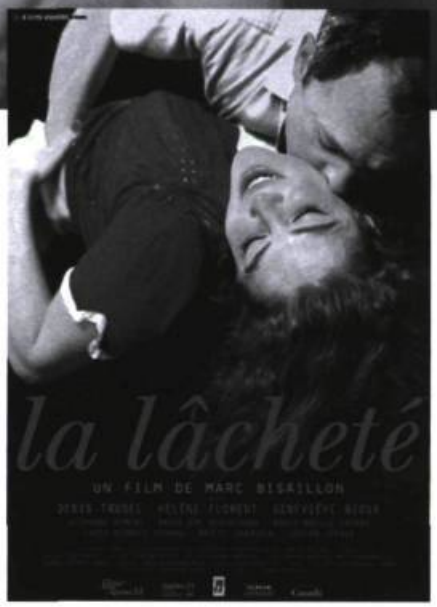
La lâcheté La victime coupable

par Chantale Gingras

Récit d'un étau qui se reserre peu à peu sur un homme, *La lâcheté* est inspiré d'un drame survenu à Shawinigan dans les années soixante. Marc Bisaillon, qui a écrit et réalisé le film, est tombé par hasard – dans une boîte de livres à 50 cents vendus dans une station-service à Saint-Barnabé – sur les mémoires de Marcel Bernier, qui avait été accusé à l'époque de l'enlèvement et du meurtre de Denise Therrien, une jeune fille de quinze ans. Dans ses confessions, publiées en 1977, il affirmait être coupable d'un seul crime : celui d'avoir été lâche. Marc Bisaillon a tout de suite entrevu le potentiel derrière cette histoire qui raconte la totale aliénation d'un homme qui en vient à oublier les valeurs fondamentales de la justice et de la vérité au nom d'une passion amoureuse dévastatrice. Bisaillon s'est donc librement inspiré des faits rapportés par Bernier pour les transposer dans une histoire qui met encore plus en évidence la lâcheté d'un homme, mais aussi l'aveuglement d'une petite communauté qui ne voit bien que ce qu'elle veut voir.

La lâcheté[1], c'est l'histoire de Conrad Tremblay (interprété par **Denis Trudel**), un bon père de famille timide et mal aimé, qui perd la tête pour Madeleine (interprétée par **Hélène Florent**), une prostituée aussi inconsciente que manipulatrice qui ne souhaite qu'une chose : aller vivre à Montréal et s'acheter une vie meilleure. Avec Gervais, son protecteur, elle échafaude un plan sordide : enlever une jeune fille de bonne famille pour exiger une bonne rançon. Conrad, mis au parfum, reste à l'écart, se contentant de dire faiblement qu'il ne souhaite pas être mêlé à cette affaire. Mais qu'il le veuille ou non, il y est mêlé et pour Madeleine, pour ses yeux doux et son corps constamment offert, il cultivera un silence coupable, préférant la lente insinuation du remords à l'impact brutal d'une dénonciation qui risquerait de lui ôter à jamais ces miettes de bonheur que la vie jette enfin dans sa direction.

Le traitement cinématographique du récit est particulièrement intéressant : le cinéphile est en quelque sorte forcé d'épouser le point de



vue du personnage principal puisque celui-ci est présent dans toutes les scènes du film. Cette focalisation interne est renforcée par la multiplication des plans-séquences assez longs qui donnent l'impression au spectateur d'embrasser les scènes dans leur ensemble, comme c'est le cas au théâtre. Plutôt que d'opter pour un montage serré et des coupes scéniques répétées, Bisaillon a préféré y aller avec des plans

fixes et de lents mouvements de caméra. Cette façon de procéder confère à son film une lenteur qui suggère bien la montée graduelle de l'angoisse chez le personnage principal, mais elle a en même temps le défaut de donner un certain effet de statisme à l'ensemble. Mais il n'empêche : plus le film avance et plus on note une gradation dans la dégradation du personnage principal...

Un homme et son péché

Le film de Bisaillon entraîne le spectateur au cœur des années soixante, grâce entre autres aux décors (de Corinne Montpetit) et aux costumes (de Tereska Gesing) qui témoignent d'une belle recherche qui n'est pas sans rappeler celle qui avait été faite par Jean-Marc Vallée et son équipe pour *C.R.A.Z.Y.* Il y a aussi les voitures anciennes, le grand nombre de cigarettes qui s'allument à tout bout de champ (dans les années cinquante et soixante, tout le monde fumait, tout le temps !), y compris dans le bureau du médecin où se retrouve la femme de Conrad, la chanson « Louise » de Michel Louvain qui résonne, la femme qui repasse les vêtements de sa petite famille en chantonnant « Le temps des cerises »,... tout est d'un réalisme qui plaît grandement.

Conrad habite un bungalow pareils à tous les autres, avec sa femme (interprétée par **Geneviève Rioux**), qui s'est mariée obligée, et sa fillette, qui lui voue un amour inconditionnel. Conrad Tremblay est un homme plutôt insignifiant, un pauvre type qui n'est un héros qu'aux yeux de sa fillette ; en fait, Tremblay, comme son nom l'indique, tremble de peur devant la vie et se montre anormalement résigné devant les coups du destin : le chômage qui l'accable, son mariage sans amour, son propre manque d'envergure chronique. Manifestement, il ne choisit rien de sa vie : ce sont les événements qui le portent. Quand le bedeau de la paroisse meurt, Tremblay offre machinalement ses services pour le remplacer et il devient fossoyeur, passant ses journées à attendre que quelqu'un meure pour lui creuser un trou... jusqu'à ce que sa propre mort arrive. Un peu comme un enfant ou un animal qui se contente des joies simples et finies que le quotidien offre, Conrad est tout heureux de pouvoir conduire la camionnette rouge de l'ancien bedeau et il se trouve tout débiné lorsque sa femme refuse son invitation à aller « faire un tour de machine ». Il se ramasse sans conviction au bar du coin, où un miracle l'attend : une femme, une très belle femme s'avance vers lui tout sourire et vient s'asseoir à sa table. Il ne croit d'abord pas à sa chance, mais comme il est habitué à se laisser porter par les événements, il laisse les choses filer et les chaînes de la fatalité s'enroulent autour de son cou : il suit Madeleine jusque chez elle et s'abandonne à ce que l'on devine être la toute première passion charnelle de son existence. La scène est d'ailleurs fort bien rendue : on voit Madeleine monter l'escalier avec force déhanchements, sous les yeux d'un Conrad aux prises avec un désir grandissant et quelques dernières traces de culpabilité, puis celui-ci est filmé en plongée (apparaissant aussitôt plus vulnérable) tandis qu'il monte l'escalier, trébuchant contre la dernière marche... une belle métaphore qui annonce ici sa chute prochaine. Le montage fait aussi un intéressant clin d'œil à l'aventure adultérine, en faisant suivre le plan-séquence de l'acte charnel par un plan général des cloches d'église qui retentissent par tout le village...

Mais le poids de son infidélité ne semble pas lui peser particulièrement. Conrad est un être simple, presque primitif : il ne réfléchit pas, ne fait que réagir aux différents stimuli, comme le ferait un animal. Madeleine, aguicheuse à souhait, a vite compris qu'elle pouvait se servir de lui et moduler ses pensées à sa guise en usant de ses charmes, en le soûlant de ses baisers. Elle connaît bien les hommes et elle sait à quel point la chair est faible... et à quel point la sienne est invitante. Elle le gave également de marques de renforcement positif, lui répétant qu'il est, lui, un homme bien, que lui, ne la laisserait jamais tomber, ne lui ferait jamais aucun mal. Conrad lui apparaît d'abord comme un moyen de se sortir de sa vie trop petite à son goût : elle sait que cet homme, même s'il est loin d'être riche, se ferait saigner à blanc pour elle s'il le fallait. Ensuite, quand son plan d'enlèvement dérape, elle comprend l'intérêt de tenir sous son charme un complice silencieux qui ne la trahirait jamais et qui, si l'occasion se présentait, ferait un coupable tout désigné.

Trop, trop peu : du réalisme à la caricature

C'est d'un premier film qu'il s'agit ici et il n'est pas rare qu'un premier film présente des maladresses. C'est le cas de *La lâcheté*, qui pèche par certains excès. Il y a d'abord le personnage de Conrad, qui traîne tout au long du film la tête d'un homme fatigué qu'un nuage noir pleuve continûment sur lui. On finit malheureusement par se lasser du visage dévasté que Trudel, faute d'une direction artistique adéquate, accole à son personnage qui inspire souvent plus les sourires que la pitié, surtout lorsqu'il prend cet air de chien battu même quand il partage des moments intimes qui se veulent heureux, des moments rêvés avec sa Madeleine, belle comme le jour, qui s'offre à lui. On est aussi vaguement irrité par la fausseté de ces scènes où Madeleine prononce candidement des mots d'amour à un homme qui la regarde comme si on était en train de lui marcher sur les pieds. La crédibilité de l'ensemble en prend alors un coup, il faut le dire ! À vouloir trop fortement, trop constamment souligner la faiblesse et le désarroi de cet homme, on produit l'effet inverse : de personnage touchant, il devient malheureusement une caricature.

Le scénario lui aussi recèle quelques incohérences regrettables, comme lorsque Conrad est atteint d'une crise d'épilepsie tout près du carré de sable où sa fille (imitant son père fossoyeur ?) creusait des trous et que sa femme accourt en ne pensant qu'à éloigner sa fille de son mari qui se tortille bizarrement sans qu'on fasse trop attention à lui. Quand les villageois organisent une battue pour retrouver la jeune fille disparue, on voit l'un des personnages chercher dans l'herbe avec le bout de son pied... Il y a aussi cette réplique invraisemblable que Tremblay sert à l'inspecteur venu l'intimider pour tenter de lui faire cracher le morceau : « Je te dirai la vérité sur mon lit de mort ! », lance-t-il, sans se rendre compte que cette phrase l'accuse drôlement... et sans que l'inspecteur lui-même ne la relève au passage. Enfin, quand Conrad décide de déplacer le corps de la jeune fille, que Madeleine et Gervais avaient dissimulé dans une fosse au cimetière où il travaille, il s'exécute en plein jour, sans même recouvrir le corps d'une couverture. Il enterre le corps au Lac-à-la-tortue, où il a coutume d'aller pêcher, non pas près du lac, non pas dans les bois, mais dans une clairière tout près de la route... Et après avoir rempli le trou, il y dépose plusieurs pierres qu'il dispose en forme de cercueil, comme on le fait pour indiquer l'emplacement de tombes à ciel ouvert ! Les amateurs de récits policiers ont de quoi se régaler ici des incohérences... et des contre-exemples que le cinéaste offre sans le vouloir, malheureusement.

Le regard de Dieu, le jugement des hommes

Le film de Bisaillon demeure par contre intéressant et propose une architecture simple et des thématiques bien imbriquées, quoique parfois un peu trop appuyées. L'importance de la religion, par exemple, est bien rendue, de façon quasi continuelle tout au long du film : quand la femme de Conrad ouvre la radio, celle-ci ne crache que des « Je vous salue Marie », tandis que Madeleine, la bien-nommée pécheresse, en fait sortir des chansons d'amour et des musiques langoureuses ; quand Conrad et Madeleine se livrent à leurs ébats, la prostituée couvre la tête du crucifix avec ses vêtements ; quand, plus tard, Conrad, confiné au presbytère, tente tant bien que mal de cacher ses émotions et de taire ses remords, Dieu est partout qui le regarde, qui l'observe, qui *sait* ce qu'il a fait… et ce qu'il ne fait pas. Il regarde son fossoyeur creuser son propre trou.

La thématique, ici, est franchement intéressante et illustre bien que Dieu est mort, puisque la sentence divine ne vient pas. L'homme est seul, résolument seul, et doit assumer entièrement la responsabilité de ses actes, et porter le poids des remords qui les accompagnent. On se trouve ici en présence d'une fable existentialiste portant sur la liberté et sur la responsabilité.

Dans le récit écrit par Bisaillon, Conrad Tremblay se retrouve inquiété par les autorités policières durant un certain temps mais celles-ci, faute de preuves, faute d'effectifs, finissent par abandonner l'affaire de la petite Anna Roy. Tremblay est désormais le seul à connaître la vérité, à mesurer l'horreur du meurtrier qu'il est devenu[2]. Mais l'homme reste fidèle à ce qu'il a toujours été et continue de se laisser passivement porter par les événements, en se déresponsabilisant entièrement : dans le dernier plan-séquence du film, on le voit d'abord sangloter de désespoir au-dessus d'un trou qu'il remplit, puis on entend au loin la radio annoncer l'abandon de l'enquête par la police. La radio enchaîne ensuite avec les prévisions météorologiques, passe à autre chose… tout comme le regard de Tremblay, un peu plus vide, soudainement apaisé, qui se porte ailleurs. Ailleurs.

Notes

1 Film de clôture au 8e Festival de cinéma des Trois Amériques, qui avait lieu à Québec du 28 mars au 1er avril 2007. Avec Denis Trudel, Hélène Florent, Geneviève Rioux, Stéphane Demers, Louis-Georges Girard, Marie-Ève Beauregard, Marie-Noëlle Savard, Gaston Lepage et Marcel Sabourin. Écrit et réalisé par Marc Bisaillon. Musique : Éric Rathé. Costumes : Tereska Gesing. Décors : Corinne Montpetit. Montage : Mathieu Bouchard-Malo. Images : Ivan Gekoff.

2 Il est le complice silencieux du meurtre de la jeune Anna Roy… et il a tué, sous le coup de la colère, celle qui attise ses remords… Il fait périr par les flammes celle dont le corps a allumé un feu trop grand pour lui.